



*Petit Courrier des Dames.*  
Rue Meslée N.º 25.

*Parure de Bal champêtre, Robe d'organdie brodée en laine du magasin de la belle Anglaise rue de la paix N.º 20. Cinture à l'incas du magasin du Cordon vert rue de Richelieu N.º 90. Coiffure de M. Croixat rue de l'Odéon.*

Nº IX

CO

des

Ce  
dont  
Pr

50  
1 f

AU  
Chez  
St  
MAR

Chez

Chez

Chez  
Le

L  
aigu  
geoi  
nerv



# PETIT COURRIER DES DAMES.

OU

*Nouveau Journal des Modes,  
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois, dont une d'homme et une de chapeaux.

Prix de l'Abonnement : pour trois mois..... 9 fr.

pour six mois..... 18

pour l'année..... 36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.  
1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

AU BUREAU DU PETIT-COURRIER DES DAMES, rue Meslée, N<sup>o</sup> 25;  
Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, imp.-lib. du Journal, rue  
St.-Louis, N<sup>o</sup> 46, au Marais, et rue de Richelieu, N<sup>o</sup> 67.  
MARTINET, libraire, rue du Coq-St.-Honoré.

A LONDRES,

Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, *Rathbone place*.

A AMSTERDAM,

Chez GABRIEL DUFOUR et C<sup>ie</sup>, libraires, sur le Rokin.

A LEIPSICK,

Chez MM. Zschech et Krinitz.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

## MODES.

### LE BAL CHAMPÊTRE.

LE tambourin retentissait au loin dans la plaine : les sons aigus des *mirlitons* se mêlaient aux chants joyeux des villageois. Les baladins déployaient déjà l'agilité de leurs membres nerveux et rembrunis par le soleil, et des groupes de jeunes





paysannes aux grands bonnets plissés, aux frais tabliers de taffetas de couleur, se rendaient gaiement vers l'endroit où les danses allaient commencer..... C'était la fête du joli hameau de S\*\*\*....

Une brillante réunion devait se rendre le même soir sous ces arbres touffus qui, dans cet instant, ne prêtaient encore leur ombrage qu'aux innocens plaisirs des rustiques habitans des campagnes. Hélas ! dans quelques heures, ces arbres allaient couvrir de leur belle verdure les tristes passions qui tourmentent souvent le cœur des riches citadins... L'ambition, la jalousie..., qui sait ! la haine peut-être, allaient venir chercher, sous leur riant abri, quelque suspension aux tourmens qui suivent toujours ceux qui en sont atteints. Mais aussi un sentiment doux et sincère, mais une aimable et naïve coquetterie, viendra sans doute embellir mystérieusement un des côtés du tableau que nous venons de présenter.

Qu'as-tu donc, mon aimable enfant ? dit M<sup>me</sup> Dorval en prenant la main de sa fille ; je te trouve aujourd'hui inquiète et chagrine ; est-il quelque peine que tu ne doive confier à ton amie ? pourquoi me dérober ta douleur ? pourquoi me ravir la douceur de te consoler ? L'indulgence est la vertu d'une mère ; ne crains point d'encourir mes reproches par l'aveu de quelque faute légère. Depuis un certain tems, je te vois prêter plus d'attention aux assiduités d'Ernest. Peut-être a-t-il fait sur ton cœur une impression que tu redoutes d'avouer ? Ma fille, s'il en était ainsi, le témoignage de ta confiance ne m'est-il donc point dû ? et pourrais-tu trouver un meilleur guide que dans ma tendresse et mon expérience ? Mais il me vient une autre pensée : hier, Eveline, hier tu paraissais recevoir avec plaisir les soins du capitaine H..., tu souriais beaucoup en l'écoutant ; à ton âge, ma fille, les erreurs de l'esprit sont excusables ; peut-être te reproches-tu de légères inconséquences... — Oh ! ma bonne mère, s'écria la jeune fille, qui ne pouvait plus retenir un sourire ; grâce au ciel, mes pleurs ont une source moins blâmable ; mais pourtant mon chagrin est irréparable, irréparable comme la mort !..... Maman, l'orage qu'il a fait hier a détruit ma petite couvée de serins Isabey..... A cette exclamation, M<sup>me</sup> Dorval sentit évanouir ses inquiétudes. Heureux âge, se dit-elle, où les larmes n'ont pour objets que la perte d'un

oiseau ou la privation d'une fête!.... Ce mot de fête rappela à M<sup>me</sup> Dorval, dont le château était voisin du village de S<sup>\*\*\*</sup>, qu'elle était montée chez sa fille pour lui proposer de guider leur promenade vers ce lieu de réunion. Oh! maman, dit Éveline en oubliant et son chagrin et ses oiseaux, ce sera une occasion charmante pour mettre ma jolie ceinture à l'*Incas*, que vous m'avez achetée au *cordon vert*, une simple blouse de mousseline brodée en couleur, un chapeau à la *pèlerine* que j'ôterai pour danser, et je suis sûre que ma toilette sera d'un effet délicieux. Ah! repétons avec M<sup>me</sup> Dorval: Heureux âge! heureux âge!.....

La mode des volans semble décidément prendre faveur; on les porte très-hauts et sur trois ou quatre rangs; on en voit de festonnés à très-larges *dents de loup*. Nous avons admiré une robe ainsi garnie, dont les volans étaient surmontés d'une double petite ruche en mousseline séparée par un entre-deux en tulle.

Quelques corsages se composent seulement de ruches en tulle et d'entre-deux en broderies de mousseline; les manches suivent la même disposition.

Les canezouts blancs s'adoptent généralement pour monter à cheval; on y joint toujours l'indispensable long jupon en drap, soit bleu ou noir; s'il est noir, on doit porter le chapeau de la même couleur; ce chapeau est à très-haute forme; on y place un petit voile en gaze verte; si le jupon est bleu, le chapeau doit être gris et le voile peut être lilas; ajoutez une cravatte noire, posée à la *Colin* et fixée très-bas par un nœud à l'anglaise; voilà ce qui forme le complément du costume de cheval adopté par les dames.

## SUITE DU TRÉSOR

INSÉRÉ DANS LE NUMÉRO DU 31 JUILLET.

Maître Bernhard avait peu dormi; il ne se fiait point à la vigilance de la jeune fille; et, de peur que sa besogne n'en souffrît, il se leva, et descendit dans la cuisine, où il trouva



la pauvre enfant encore évanouie; il la crut d'abord endormie; mais, à la sueur glacée qui couvrait son front, il jugea bientôt de la vérité, et s'empressa de la rappeler à la vie.

Le jour commençait à poindre quand Marie reprit ses sens; avec un mouvement d'horreur et d'effroi, elle se cacha dans les bras de l'oncle, et lui conta d'une voix faible et tremblante son épouvantable aventure. Maître Bernhard ne voulut point ajouter foi à son récit : la forge du maréchal était fermée, toutes les maisons du voisinage étaient paisibles; il regarda les terreurs de la pauvre fille comme l'effet du sommeil; ce fut en vain qu'elle lui répéta jusqu'aux moindres circonstances; qu'elle lui fit remarquer que les charbons éteints sur l'âtre provenaient d'un autre foyer que le sien. L'oncle persistait à tout attribuer à l'effet d'un rêve fatigant, qui, en égarant son imagination, avait causé ses frayeurs, jusqu'à ce qu'un nouveau prodige attira enfin son attention, et le força au silence. Le soleil venait de se lever, et ses rayons, perçant l'étroite fenêtre, commençaient à éclairer obliquement l'âtre du foyer; à mesure que la rougeur matinale glissait sur les charbons que Marie avait rapportés de la forge, ils semblaient jeter un vif éclat, comme s'ils se dépouillaient aussi des sombres contours de la nuit, pour paraître sous une autre forme, et maître Bernhard put à peine en croire ses yeux, lorsqu'au milieu des cendres, il vit distinctement briller des morceaux d'or; il en prit un en hésitant; mais à peine l'eut-il touché que le soleil éclaira le foyer tout entier, et tous les charbons se trouvèrent transmués en lingots d'or pur.

La surprise et une sorte d'effroi ôtèrent au vieillard l'usage de la parole; il n'en fut pas de même de Marie: elle se voyait tout à coup en possession d'une fortune aussi considérable qu'inattendue; et, quoiqu'elle pût à peine se fier au témoignage de ses sens, elle se livra à la joie la plus vive. Dieu soit loué! s'écriait-elle; George ne partira pas, nous voilà riches jusqu'à la fin de nos jours! Oh! laissez-moi sortir, continuait-elle, en voyant que maître Bernhard cherchait à l'arrêter; laissez-moi courir annoncer cette bonne nouvelle à George.

Le vieillard eut beaucoup de peine à retenir la jeune fille; il regardait l'or merveilleux en secouant la tête d'un air pensif. Veux-tu donc réellement garder ce trésor, dit-il, en hésitant.— Et pourquoi pas, reprit Marie avec vivacité? le



e'l ne semble-t-il pas me l'envoyer dans l'instant où la fortune peut seule assurer mon bonheur ? L'oncle en convint ; mais il ajouta à cela des réflexions plus graves, pour démontrer à Marie que cet or ne pouvait provenir que d'une source impure, ou n'être qu'un piège du démon ; il lui représenta l'angoisse qui l'avait saisie en présence de ces êtres mystérieux, leurs funestes regards, leurs menaces sinistres. — Je ne veux pas empêcher ton bonheur, mon enfant ; mais il y a des exemples terribles d'aventures semblables, et qui prouvent que le malin esprit ne donne ses richesses qu'à de dures conditions : fussent-elles considérables, elles fondent comme la neige, et se dissipent en peu de tems. Le plus souvent on ne trouve à la place que des mouches ou des feuilles de chênes ; ainsi, ma chère Marie, je te conseille d'attendre trois jours ; si le trésor n'est point évanoui, et que tu persistes à le garder, nous en donnerons, comme c'est l'usage, un tiers à l'église, afin de sanctifier le reste, et de faire dire des messes pour les trépassés. Je te recommande aussi, pour ton bonheur et ton repos, de garder le plus profond silence sur toute cette aventure, même envers George ; cela ne ferait qu'éveiller l'envie de nos voisins, donner lieu à mille questions, et peut-être à des réflexions peu avantageuses sur ton compte.

Marie, frappée des sages observations de son oncle, s'y soumit avec docilité ; le voyage de George fut ajourné sous un prétexte plausible ; au bout de trois jours, le trésor n'avait point changé de nature ; la jeune fille, accompagnée de son oncle, alla vers le soir au couvent de Sainte-Bénédict. Elle fit son offrande à l'abbé, qui loua fort sa piété ; et, comme les merveilleux lingots ne changèrent point en charbons dans ses mains consacrées, maître Bernhard en conclut que le ciel voulait le bonheur des deux amans ; dès le lendemain, après avoir fait prendre à Marie l'engagement de ne parler à qui que fût du trésor, et surtout de s'en servir, il feignit que, le char grin l'ayant déterminé à céder à ses désirs, il consentait à leur union : il recommanda aux jeunes époux le travail, l'économie ; les logea dans sa maison, et, moyennant une rente suffisante à son entretien, il leur céda son fonds de boulangerie, afin qu'ils pussent vivre sans toucher à l'or mystérieux.

Le jeune ménage prospéra ; Marie était si heureuse, que bientôt elle oublia sa nocturne aventure, ou n'en conserva

que le souvenir confus que l'on garde d'un songe pénible. Le trésor était enfoui dans la cave, et rien ne nécessitait son emploi; George, était plein de courage et d'activité, sa femme était économe et industrieuse; bientôt la maison de l'oncle devint trop étroite pour leurs affaires; George avait joint à sa boulangerie un petit commerce; il fournissait le bourg et les environs de toutes sortes de marchandises; et, l'ambition croissant en même tems que les profits, il songea à se procurer un plus grand local.

Une belle maison, située dans l'endroit le plus avantageux, fut mise en vente; le prix n'en était pas exorbitant; mais il excédait de beaucoup les moyens de George; il fut obligé d'y renoncer, ainsi qu'aux plans d'agrandissement qu'il avait formés. Marie eut plus de peine à se consoler de cette contrariété; elle avait fait tant de jolis rêves là-dessus, que ses regrets sans cesse renaissans lui rappelèrent le trésor qu'elle avait en sa possession; mais, la promesse qu'elle avait faite l'empêchant d'en parler à son mari, elle sonda les dispositions du vieux Bernhard à ce sujet, et lui demanda, comme par forme de conversation, si le trésor caché ne suffirait pas pour acheter la maison tant désirée.

L'oncle s'effraya en entendant parler de cet or, auquel il ne pensait jamais sans une secrète terreur. Gardez-vous, lui dit-il, de faire usage de ces dons funestes, mon enfant; rappelez-vous les angoisses qu'ils nous ont coûtées; que votre travail et votre économie vous tiennent lieu de richesses; vous êtes heureuse, que vous faut-il de plus!...

Il ajouta à cela toutes les histoires effrayantes que put lui fournir sa mémoire, pour détourner Marie de l'envie de se servir du trésor mystérieux. Ces exhortations paternelles, le souvenir de la nuit terrible qu'elle avait passée dans la forge, retinrent long-tems Marie; mais le désir de jouir d'une existence plus agréable, de surpasser ses voisines en aisance, d'habiter la plus belle maison du bourg, l'effaça peu à peu; elle oublia sa promesse, et conta tout à son mari.

George écouta le récit de sa femme, d'abord avec surprise, ensuite avec mécontentement. Pourquoi, dit-il avec un mouvement de colère, (le premier qu'il eût montré depuis son mariage) pourquoi m'avoir caché jusqu'ici cette étrange aventure, et m'en faire confidence lorsque l'occasion d'en pro-



fiter est échappée de mes mains ? vas , tu n'es qu'une sotte , et ta discrétion déplacée m'appauvrit de tout ce que je n'ai pas gagné. . . . Marie fut affligée de la manière dont son mari payait sa confiance ; et , pour la première fois , son bonheur domestique fut altéré. Elle allégua , pour s'excuser , les recommandations de l'oncle ; elle employa les plus tendres caresses pour dissiper l'humeur de George ; elle n'y réussit point ; et , vivement blessée de l'injustice de son mari , elle ne put retenir ses pleurs. George était trop préoccupé pour s'en apercevoir. Il faudra bien , dit-il , que le vieil avare nous remette cet or , si tu ne veux pas que je te prenne pour une menteuse , et dès l'instant même je vais lui en parler. Marie essaya de lui faire entendre raison ; il ne voulut rien écouter ; la pauvre femme , n'osant le retenir ni le suivre , attendit avec anxiété le résultat de sa démarche. Bientôt elle entendit un grand bruit dans la chambre de l'oncle ; elle y courut , et en vit sortir son mari , qui , tout en colère , quitta la maison.

Le vieillard était encore tremblant d'émotion et de douleur ; il eut à peine assez de force pour reprocher à Marie son indiscretion. Vois , continua-t-il , quand il lui eut fait connaître les mauvais procédés de George à son égard ; vois , malheureuse , si la bénédiction de Dieu repose sur ces richesses ; nous vivions tranquilles et bien d'accord ; dès l'instant où tu as parlé de ce funeste dépôt , le démon de la discorde est entré chez nous. Marie chercha à apaiser son oncle , elle mit tout en œuvre pour l'intéresser à leurs projets de fortune. Le vieillard s'en tint à ses premières idées ; il ne refusa point de leur livrer le trésor , mais il ne voulut y participer en rien ; il déclara qu'il acheverait ses jours dans sa petite maison , et qu'il se regarderait comme criminel de prendre part à un bonheur fondé sur des bases aussi suspectes. Dès le soir même , George fut mis en possession du trésor , et il passa la nuit à se repaître de la vue des lingots merveilleux. Après en avoir supputé la valeur , il trouva que d'abord il pouvait racheter la maison tant désirée , en faisant un avantage à l'acquéreur , et qu'ensuite il lui resterait encore une somme assez considérable pour exécuter un projet que lui avait fait naître le récit de Marie , celui d'acheter la maison du maréchal , possesseur de la forge mystérieuse.

Ici commencent les malheurs de George. Pour acquérir la



maison du maréchal, il fallait user d'un peu d'adresse; elle était vieille et délabrée, et paraissait ne devoir tenter personne. Dans la crainte chimérique que l'on ne découvrit son but secret, George emmène un jour le maréchal au cabaret, et là, avec toute l'adresse imaginable, il lui fait ses propositions. Au moment de conclure l'affaire, arrive un étranger qui, se mêlant à la conversation, vient déranger ses projets; par des discours insidieux et des récits merveilleux, il éclaire le maréchal sur la sottise qu'il allait faire en vendant pour une faible somme un terrain où la tradition assurait qu'il existait d'immenses richesses; George fut désespéré de ce contre-tems; la soif de l'or qui le dévorait, excitée encore par les récits de l'étranger, lui fit oublier toute retenue; il repousse l'étranger avec colère, et lui dit de se mêler de ses affaires; celui-ci répond par des sarcasmes, des injures. On en vient aux coups, les buveurs prennent parti pour l'un ou l'autre des assaillans; il en résulte une mêlée horrible que la garde put seule dissiper.

Pendant ce tems, l'adroit étranger s'échappa sans qu'on s'en aperçût; George paya tout le dégât, et fut conduit en prison, d'où il ne sortit qu'après avoir payé une amende, dont une partie aurait suffi pour acheter la cause majeure de tant de tant de tapage.

( La suite à un autre Numéro. )

## ANNONCES.

— *Notice sur P.-P. Prudhon*, par M. Voiart. Il vient de paraître, chez Firmin Didot et chez Boulland et Compagnie, rue du Battoir, n° 12, une Notice, tardive sans doute, mais intéressante, sur un de nos peintres célèbres, que la mort a moissonné l'an passé. Nous invitons nos abonnés à lire ce petit ouvrage, qui perdrait à être analysé. Les regrets qu'a laissés Prudhon à tous les amis des arts, s'augmentent encore quand on a lu les détails de sa vie privée; cet artiste inspire, par ses qualités morales et ses malheurs, l'estime la plus profonde et l'intérêt le plus touchant. Prudhon n'était pas seulement peintre habile, il était le plus doux et le meilleur des hommes. Ce mélange de génie et de bonté, qui caractérisait sa physionomie, a été rendu avec un rare bonheur par son ami M. Voiart, auteur de cette Notice, et du beau portrait qui l'accompagne; et, sous ce double rapport, on doit lui savoir gré d'avoir fait connaître et apprécier un homme aussi recommandable par son caractère que par son talent.

*A ce Numéro est jointe la Planche 239.*

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N° 46, au Marais.